

Recherches sociographiques



Nora DAWSON, *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Ile d'Orléans)*

Marius Barbeau

Volume 2, numéro 2, 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055083ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055083ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barbeau, M. (1961). Compte rendu de [Nora DAWSON, *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Ile d'Orléans)*]. *Recherches sociographiques*, 2(2), 261–262.
<https://doi.org/10.7202/055083ar>

COMPTES RENDUS

Nora DAWSON, La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Ile d'Orléans), Québec, Les Presses Universitaires Laval, 1960, 190 p., 140 illustrations, 3 hors-texte en couleurs. (Archives de Folklore, 8).

L'oeuvre folklorique de Miss (Dr) Nora Dawson témoigne d'une rare industrie. Il a fallu à Miss Dawson pas moins de cinq années de recherches intermittentes pour compléter le plus important travail accompli jusqu'ici sur l'habitation, le mobilier, l'outillage, les tissus et vêtements, la cuisine, les travaux domestiques, les métiers proprement dits et l'art populaire d'une paroisse laurentienne. Ce que d'autres folkloristes font dans le domaine des chansons, des contes et des légendes, Miss Dawson nous le présente ici dans les arts populaires, qui forment aussi partie du folklore. Ainsi le cycle est-il déjà parcouru dans son ensemble. Même si le champ d'observation se restreint à la seule paroisse de Saint-Pierre, île d'Orléans, il en comprend implicitement beaucoup d'autres, surtout sur la même île, sur la côte de Beaupré et sur les deux rives du Saint-Laurent en aval de Québec.

Il serait difficile d'y choisir un chapitre qui dépasse les autres par la plénitude de son analyse, son vocabulaire et ses illustrations. Peut-être est-ce celui des travaux domestiques, qui traite de la laine, du métier à tisser, du lin, etc., comme les Saint-Pierrais se sont de tout temps appliqués à ces arts, et leurs terres, de même le voisinage du marché de Québec, se sont prêtés à leur constante spécialisation. Un premier chapitre intitulé "Introduction" esquisse l'histoire de la paroisse et prépare les autres à former dans leur ensemble une monographie régionale d'une vraie excellence. L'auteur décrit les matières premières, les procédés manuels, les personnes et les lieux qu'elle a scrutés à la loupe; et la terminologie folklorique est admirable. Ce vocabulaire des Saint-Pierrais, qui ressemble à celui du voisinage, servira à enrichir les fiches de la Société du Parler français, à Québec, et il nous avertit de l'appauvrissement de notre langue résultant de la disparition des industries rurales. Même ici, la langue se corrompt avec l'apparition des articles du commerce, mais cette détérioration y est plus lente que dans les centres industriels.

Le répertoire des arts folkloriques de Saint-Pierre éveille notre admiration, et il est doublement méritoire parce que Miss Dawson, son auteur, est de langue anglaise, venant de Toronto. Nulle part sa vigilance quant à l'expression et à l'interprétation ne trahit ses origines. Nous l'avons quelquefois rencontrée, en été, chez monsieur et madame Jean Goulet, où elle habitait durant ses longs séjours. Ces paroissiens, habitant en face de la vieille église, étaient ses meilleurs guides et interprètes. Et elle s'aidait constamment de leurs conseils. De plus loin, à l'Université, il faut aussi tenir compte du dévouement du maître Lacourcière, qui dirigeait les travaux de sa thèse.

Ce livre est un modèle, et il faut le lire sans perdre les détails piquants comme ceux de "Jérôme, le colporteur de chaises", "Cocsy Garneau", du "mal du grenier", des "rouets Aubin", du "fromage raffiné", des "oiseaux blancs", des "chansons d'écharpillage et de foulon", etc.

Certains détails nous laissent dans le doute, à savoir si la gourgane, qui est le propre du comté de Charlevoix, se cultivait dans l'île; si la ceinture fléchée s'y tressait — elle appartient au comté de

l'Assomption —; si le tapis au crochet est originaire de la Nouvelle-Angleterre; et si le mot "catalogne" est de source canadienne — Jean Palardy rapporte qu'on connaît sous ce nom ce tapis tissé dans des provinces françaises.

La seule erreur, qui nous étonne, se rapporte à la maison de Jean Goulet même, où séjournait pourtant Miss Dawson. Elle la décrit ainsi : "Les murs sont de planches enchevauchées (en anglais, clapboard) ..." Loin d'être en clapboard, qui est le style de la Nouvelle-Angleterre et qui comporte planches à demi superposées à l'extérieur et fixées en place par des clous, elle consistait — car elle vient, hélas! d'être incendiée — en poteaux sur sole, à l'intérieur de sa couverture en clapboard. Ces poteaux étaient ici de grosses pièces mortoisées dans un cadre massif à la base et dans un autre au sommet. S'espacant les uns des autres d'environ un pied, ils étaient concaves dans les côtés; cette légère cavité perpendiculaire était remplie de pierre et de mortier, comme c'était le cas dans l'ancien colombage horizontal, ici modifié. Les murs de bois en poteaux sur sole prédominaient d'ailleurs partout, dans l'ancienne maison canadienne. Mais on a jusqu'ici manqué de l'observer. Aussi la classification des bâtisses en cinq groupes telle qu'ici adoptée est-elle à reviser au départ.

Marius BARBEAU

Bernard G. HOFFMAN, Cabot to Cartier. Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America, 1497-1550. Toronto, University of Toronto Press, [1961], xii + 287 p. Appendice (vocabulaire iroquois de Cartier); bibliographie; index; 58 cartes.

Depuis l'époque déjà lointaine des Harrisse et des Biggar, nous avons enfin le premier ouvrage hautement spécialisé sur les découvertes du nord-est de l'Amérique septentrionale. Le but de l'auteur n'était pas toutefois d'étudier pour elles-mêmes les explorations des Européens ni de publier pour elle-même une collection des cartes du seizième siècle : l'auteur veut en définitive savoir dans quelle mesure ces explorations et ces cartes peuvent nous aider à connaître l'ethnographie des indigènes. Pour y parvenir, il a donc commencé par faire une étude critique des relations et des cartes; cette étude critique couvre 14 des 17 chapitres de son livre, un seul (le chapitre 16) étant réservé à l'objet même du volume, les problèmes ethnographiques dont les éléments se trouvent fournis par les précédents chapitres. Méthode fort heureuse, puisque ce volume, s'il a pour objet l'ethnographie, peut aussi bien servir à démêler l'histoire obscure de la première moitié du seizième siècle nord-américain. On obtient en fait une étude fort documentée sur le premier demi-siècle de l'histoire canadienne (1497-1550), étude illustrée d'une collection exhaustive des cartes de cette époque et accompagnée d'une bibliographie complète : tous les ouvrages qui ont été écrits sur le sujet deviennent désuets, parce qu'ils n'avaient pas ou bien tous les textes ou bien toutes les cartes.

Plus intéressé personnellement par la cartographie que par l'ethnographie, nous avons été tout heureux de trouver dans l'ouvrage d'Hoffman une méthode qui simplifie le classement des premières cartes nord-américaines. Jusqu'ici on n'arrivait pas à démêler toutes ces cartes qui ont apparu, par exemple, de 1500 à 1524. On avait l'habitude de voir en chaque carte "l'oeuvre d'un cartographe responsable qui recourait aux meilleures sources possible", de penser que son dessin marquait nécessairement une étape nouvelle dans l'histoire de la cartographie et que, par conséquent, toute carte devait se situer dans une évolution régulière; d'où il suit que pour expliquer certains détails nouveaux on était constamment obligé de supposer un voyage important mais demeuré inconnu. Hoffman a préféré laisser de côté cette méthode (qui est celle, en particulier, de Harrisse) pour classer les cartes selon leurs origines nationales ou selon les diverses écoles de cartographie. Soumises à ces critères, les cartes de 1500 à 1524 se groupent selon 9 types différents :